

VIRGINIE GRIMALDI

Le Livre de Poche

*Tu comprendras
quand tu seras
plus grande*



Le Livre de Poche remercie les éditions FAYARD
pour la parution de cet extrait

Pour William

Prologue

C'était un samedi soir comme les autres. Il n'avait pas vocation à rester gravé dans ma mémoire, pourtant je me souviens de chaque détail. C'est l'apanage des moments traumatisants, paraît-il. Ils s'incrustent si profondément dans le cerveau et dans la chair qu'on ne cesse de les revivre par la suite, comme un film dont on visionne la même scène à l'infini.

Le ventre de Marc me servait d'oreiller, on regardait un épisode de *Game of Thrones*, le 9 de la saison 3, on avait mangé des sushis qu'on s'était fait livrer, le ventilateur tournait, on était bien. Si j'avais été un chat, j'aurais ronronné.

Quand la sonnerie du téléphone a retenti, j'ai soupiré. Qui me dérangeait à cette heure ?

Quand j'ai vu « Maman » inscrit sur l'écran, j'ai râlé. Elle le savait, pourtant, que les appels tardifs m'inquiétaient.

J'aurais voulu ne pas répondre. J'aurais voulu que ça n'arrive pas.

C'était il y a six mois, et j'ai toujours les tripes à l'air.

Février

« Notre plus grand mérite n'est pas de ne jamais tomber,
mais de nous relever à chaque fois. »

Ralph Waldo Emerson

Chapitre 1

Lundi, pluie, mois de février : combo gagnant pour une journée de merde.

Plus ma voiture avance, plus j'ai envie de reculer. Je m'engage dans l'allée ; un panneau cloué sur un arbre m'indique que c'est tout droit. Peut-être que personne ne me remarquera si je fais demi-tour. Je débouche sur un petit parking qui n'a pas vu de jardinier depuis longtemps. Je le contourne et me gare face à la grande bâtisse.

« Maison de retraite Les Tamaris »

Si même les lettres en fer forgé se font la malle, j'ai du souci à me faire. Si ça se trouve, c'est l'offre d'emploi qui comportait une faute, ce n'est pas une maison de retraite et je vais vraiment me retrouver à faire la conversation à des vaches opprimées... À vrai dire, cette idée me semble nettement plus réjouissante que ce qui m'attend.

Les derniers pas qui me séparent de l'entrée durent une éternité.

Une marche. Je peux encore partir.
Deux marches. Il me suffit de regagner ma voiture.
Trois marches. Personne n'en saura rien, après tout.

— Entrez, nous vous attendions !

Je n'ai pas le temps d'atteindre la porte qu'une femme apparaît dans l'encadrement. Elle est grande, elle est robuste, et ses cheveux sont tellement frisés qu'ils lui servent de porte-crayon. Je cherche mentalement une issue de secours, une excuse pour fuir, mais rien ne vient. Alors je souris poliment, lui tends la main et la suis vers mes huit prochains mois.

Chapitre 2

Ses talons hauts résonnent sur le carrelage blanc. Elle marche d'un bon pas, je la suis en respectant une distance suffisante. Deux carreaux, je suis trop près ; quatre carreaux, je suis en sécurité.

J'ai envie, au choix ou tout à la fois, de disparaître, de devenir invisible, de mourir, de me désintégrer, de faire demi-tour, de rembobiner. Oui, voilà, c'est ça. On peut rembobiner, s'il vous plaît ? On se donne rendez-vous il y a quelque temps, quand tout allait bien. Quand ma vie ne ressemblait pas à un film d'horreur dans lequel je serais la fille qui se prend cent coups de tronçonneuse et qui se relève à chaque fois. Rendez-vous avant que tout bascule, avant que tout s'écroule. Avant que je me dise que ce serait l'idée du siècle de répondre à cette annonce.

Mais qu'est-ce que je fous là ?

Nos pas s'arrêtent devant une porte blanche. Mon hôtesse insère une clé dans la serrure. Je lève les yeux, une petite pancarte indique :

Directrice
Anne-Marie Rouillaux

C'est donc avec elle que je me suis entretenue plusieurs fois par téléphone. Elle entre, fait le tour de son bureau et s'installe sur son siège.

— Fermez la porte et asseyez-vous.

J'obtempère tandis qu'elle ouvre un dossier et consulte les documents en plissant les yeux. Un cactus posé à côté de son écran d'ordinateur semble annoncer la couleur. En fond, le tic-tac d'un réveil marque les secondes, semble-t-il au ralenti. Ou alors c'est mon cœur qui bat trop vite.

Je prends une inspiration et me lance :

— Je suis désolée pour mon retard. Il y a des travaux à l'entrée de Biarritz, j'ai mis un temps fou à passer le feu provisoire.

Elle retire le crayon de ses cheveux et note quelques mots sur une feuille vierge.

— Ça va pour cette fois, mais j'espère que cela restera exceptionnel. On ne peut pas se permettre de faire attendre les résidents, vous comprenez ?

— Oui, je comprends.

— Bien. Je vais vous laisser la matinée pour vous installer, visiter l'établissement et prendre vos marques. Cet après-midi, vous rencontrerez Léa Marnon, que vous remplacerez dès demain. En raison de son état, elle ne peut pas rester pour vous former, mais elle tâchera de vous en apprendre un maximum en quelques heures. Cela devrait suffire, comme je vous l'ai expliqué par téléphone, il n'y a

pas beaucoup de résidents, vingt et un exactement, dont un couple qui partage le même studio.

— Ah, il y a des studios ?

— C'est le nom que l'on donne aux logements, répond-elle en se levant. Chacun est composé d'une petite chambre, d'une pièce à vivre avec kitchenette, et d'une salle de bains. Bon, si vous n'avez pas de question, j'ai un autre rendez-vous. Allez à l'accueil, Isabelle vous indiquera votre studio.

Je me lève à mon tour et la rejoins à la porte.

— Bienvenue aux Tamaris, sourit-elle en glissant le crayon dans ses boucles. Vous ne le savez pas encore, mais vous allez vous plaire ici !

Tandis que, d'un geste, elle m'invite à sortir, je songe que j'ai plus de chances de devenir amie avec une licorne que de me plaire dans un hospice. Cette femme n'a pas toute sa tête, sans aucun doute.

Bon sang, mais qu'est-ce que je fous là ?

Chapitre 3

Isabelle mérite la deuxième partie de son prénom. Elle a de longs cils noirs plantés sur des yeux verts et un sourire que même les caries ne doivent pas oser attaquer. Manifestement, les fées qui se sont penchées sur son berceau venaient d'avoir une augmentation. Lorsque je me présente, elle fait le tour du comptoir d'accueil et vient me faire la bise.

— On se tutoie, d'accord ? propose-t-elle sans vraiment attendre de réponse. On se tutoie tous ici, sauf Anne-Marie et les résidents, bien sûr. Mais on les appelle quand même par leurs prénoms, c'est plus sympa. Toi, c'est Julia donc ?

— C'est ça.

— Il paraît que tu vas vivre ici le temps de ton contrat. Viens, je vais te montrer ton studio, il est dans l'annexe.

Elle me prend la main et m'entraîne vers l'extérieur, à l'avant du bâtiment. Sur le parking pavé sont posés une dizaine d'arbres et quelques bancs. Assise sur l'un d'entre eux, une vieille dame semble attendre un bus imaginaire. Sa canne à la main, son petit sac

de cuir noir en bandoulière, elle a assorti ses lèvres à ses mocassins roses.

— Tout va bien, Lucienne ? s'enquiert Isabelle tandis que nous passons devant elle.

La vieille dame cherche d'où vient la voix, finit par faire la mise au point à travers ses verres teintés et esquisse un sourire.

— Tout va très bien, mon petit, j'attends mon fils pour aller au marché. Ah, et je suis enfin allée à la selle ce matin !

— Ça, c'est une bonne nouvelle ! s'exclame ma nouvelle collègue. Vous savez ce qu'on dit : caca du matin, journée sans chagrin !

Je marque un temps d'arrêt. Ma voiture se trouve à quelques mètres, si je cours vite elles ne me verront pas déguerpir. Pourtant, mue par une sorte de résignation, je laisse mes pieds reprendre leur marche dans le sillage d'Isabelle.

L'annexe est un petit bâtiment à un étage, à quelques dizaines de mètres du principal. Comme son grand frère, il est composé de pierres parsemées de fenêtres blanches et de balcons façonnés.

— Il y a sept studios ici, m'explique Isabelle. Les quatre du bas sont réservés aux familles des résidents qui souhaitent séjourner ici et aux personnes âgées qui veulent se faire une idée avant de s'installer. Les trois de l'étage sont pour le personnel. Suis-moi, je vais te montrer le tien.

— Les deux autres sont occupés ? je demande en grimant l'escalier.

— Oui, par Marine et Greg. Marine, c'est une aide-soignante qui habite ici depuis sa séparation avec son amoureux, elle est rigolote, mais, entre nous, je la trouve un peu trop familière. Greg, c'est l'animateur, il vit là pendant les travaux dans son appartement. Tu verras, il est beau comme un dieu, mais il nous manque quelque chose pour le séduire, si tu vois ce que je veux dire... Voilà ton nouveau chez-toi !

Isabelle ouvre une porte blanche et s'engouffre à l'intérieur pour procéder à la visite guidée. Elle est rapide, il y a seulement deux pièces : une salle d'eau sombre équipée pour les personnes à mobilité réduite et un salon-chambre lumineux, mais qui a certainement été décoré par quelqu'un qui avait dépassé la date de péremption. Un canapé deux places en velours moutarde, une table ronde recouverte d'un napperon, un buffet d'époque-mais-on-ne-sait-pas-laquelle, une télé du Moyen Âge, un petit lit collé contre le mur et des rideaux occultants en velours bordeaux constituent mon nouvel environnement. J'ai envie de pleurer, et pas de joie.

— Voici le clou du spectacle ! s'exclame-t-elle en ouvrant la porte-fenêtre. Viens voir la vue !

Je la rejoins sur le balcon. Le parc de la maison de retraite s'étend sur plusieurs dizaines de mètres, avec son chemin de cailloux blancs qui serpente entre les arbres massifs, le potager, les buissons fournis, et les bancs en bois parsemés de-ci de-là. L'herbe paraît fausse tant elle est verte, comme nulle part ailleurs qu'au Pays basque. Tout au bout du terrain, une bar-

rière pose la limite. Au-delà, c'est le vide, et l'océan en contrebas, à perte de vue.

— Alors, c'est pas magnifique ? crâne-t-elle.

— Si, c'est vraiment beau, réponds-je, mesurant à quel point l'océan m'a manqué.

— Ah ! Je te l'avais dit, hein ! C'est le paradis ici. Allez, je te laisse t'installer ! Si t'as besoin, tu sais où me trouver.

Perdue dans mes pensées, j'entends à peine la porte se refermer. La vue est splendide, c'est indéniable. Mais qualifier un mouroir de paradis me semble pour le moins optimiste. Pour la millième fois, je me demande ce que je suis venue faire ici. Comme si je ne le savais pas...

Tout a basculé un samedi soir. Celui où mon père est mort.

Chapitre 4

Lorsque j'ai décroché, j'ai entendu le silence. Ce n'est jamais bon signe, quand le silence nous parle au téléphone.

— Maman ?

— ...

— Maman, ça va ?

Mes lèvres tremblaient. Comme si elles avaient compris avant moi.

Marc a mis sur « pause », je me suis assise et j'ai raccroché. Le téléphone de ma mère ne devait pas capter. Ou alors elle avait lancé l'appel sans le vouloir. Voilà, c'était juste ça. Je l'ai quand même rappelée pour m'en assurer. Elle a décroché, sa voix nageait dans les larmes.

— Ma puce, ton père a fait une crise cardiaque.

— Il va bien ?

— ...

— Maman ! j'ai crié. Maman, il va bien ? S'il te plaît...

— Il est mort, ma puce. Il est mort...

Elle m'a raconté, mais seuls quelques mots me parvenaient. Cuisine, rôti, tombé, SAMU, massage cardiaque, pas réussi, désolée. Puis on est restées de longues minutes à pleurer en silence, ensemble. Je serrais mon téléphone dans ma main, j'aurais préféré que ce soit ma mère dans mes bras. On a fini par racrocher, j'ai dit à Marc, mon futur mari, qu'il pouvait relancer l'épisode et j'ai laissé tomber ma tête sur son ventre, comme si de rien n'était. Chaque parcelle de mon corps refusait la réalité.

C'est en me démaquillant avant d'aller au lit, face au miroir qui réfléchissait mon regard terrifié, que je l'ai reçue en pleine face. Mon père était mort. Il n'existait plus. Il n'existerait plus jamais. Il ne me pincerait plus la joue en m'appelant Juju, il ne râlerait plus à chacun de mes retards, il ne lirait plus *L'Équipe* dans son fauteuil vert, il ne m'accompagnerait pas à l'autel, il ne mangerait plus le coin du pain avant de passer à table, il ne laisserait plus ses chaussures devant la porte. Je ne verrais plus ses cheveux blanchir, je n'entendrais plus sa voix, je ne me moquerais plus de la cuisine de Maman avec lui, je ne grimacerais plus en sentant sa barbe piquer mes joues. Je ne dirais plus jamais Papa. L'une de mes plus grandes peurs venait de se réaliser. On y était, à cet instant où tout bascule. Rien ne serait plus jamais pareil.

Face à moi, mon reflet s'est déformé et un son animal est sorti de ma gorge. Puis un autre. Puis de nombreux autres. J'ai crié sans discontinuer jusqu'à en perdre le souffle, à genoux dans cette petite salle de bains.

Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre ma famille, me blottir dans les bras de ma mère, serrer ma sœur fort contre moi, être auprès de lui. Mais j'étais à Paris, ils étaient à Biarritz, je devais attendre le lendemain pour prendre le premier train. Cette nuit-là, j'ai fait connaissance avec la douleur.

Il arrivait que, durant quelques secondes, je pense à autre chose et j'oublie ce qui était en train de se passer. Et puis, brutalement, la réalité m'électrocutait. Mon père était mort. J'étais allongée sur le sable, paisiblement, et une vague s'abattait sur moi de toute sa violence. Les mois qui ont suivi ont été une succession de déferlantes. Mon père, mon mec, ma grand-mère. J'étais en train de me noyer. Alors, la semaine dernière, en lisant cette offre d'emploi, c'est une bouée que j'ai vue. Une maison de retraite de Biarritz recherchait en urgence une psychologue qualifiée pour un remplacement maternité. Le logement sur place était possible. La perspective de travailler avec des personnes âgées m'emballait à peu près autant que d'embrasser une araignée, mais c'était une question de survie.

Le vent froid me fait frissonner. Je jette un dernier regard à mon tout nouvel environnement avant d'aller chercher mes valises. Un rayon de soleil fait une percée dans les nuages pour se planter dans l'océan. Dans un accès de confiance, j'y vois un signe et je me prends à espérer que j'ai fait le bon choix. Fol espoir vite anéanti par la voix d'Isabelle qui me parvient depuis le parc :

— Vous avez encore oublié de mettre votre couche, Paulette !